

## Françoise Gorog

### Suspens et suspension \*

Ce qui m'a interpellée dans la lecture de Lacan est qu'il a écrit souvent « suspens » mais que plus tard il a parlé de suspension entre les sexes. Or le suspens est souvent utilisé pour la perversion alors que la suspension est utilisée pour la suspension entre les sexes, mot qu'il a énoncé à propos d'un personnage de Joyce, Bloom.

#### Origine de ces termes

La locution « en suspens » désigne ce qui est suspendu, c'est-à-dire momentanément arrêté, ou en suspension. Suspens vient du latin *suspensus* (suspendre). En tant qu'adjectif, il tire son origine du droit canonique. On parlait alors d'un prêtre déclaré « suspens » lorsque l'Église le suspendait de ses fonctions. Cet acte s'appelle ainsi « la suspense ».

Voici un exemple de la littérature, celle de Simone de Beauvoir qui écrit dans *Les Mandarins* : « Il mêla ses doigts à ceux de Nadine et se colla au sable chaud ; entre la mer nonchalante que le soleil décolorait et le bleu impérieux du ciel, il y avait du bonheur en suspens ; pour qu'il pût s'en saisir, il aurait peut-être suffi d'un sourire de Nadine <sup>1</sup> [...]. »

Aujourd'hui, ce terme est utilisé dans la locution adverbiale « en suspens », qui signifie « dans l'incertitude », « dans l'indécision », « dans l'attente ». Elle permet aussi de parler d'une chose interrompue.

#### La perversion selon Freud et Lacan

Commençons par rappeler qu'à l'origine, le mot « masochisme » est un néologisme, employé sans doute pour la première fois par le neurologue et psychiatre Richard von Krafft-Ebing dans ses *Nouvelles recherches dans le domaine de la psychopathie sexuelle*, ouvrage qui parut en 1890. Krafft-Ebing rénove ou croit rénover ainsi l'ancien terme d'« algolagnie », c'est-à-dire le plaisir par la douleur, connu dès l'Antiquité. En faisant cela, il transforme en

nom commun le matronyme d'un écrivain vivant, reconnu, admiré par certains, honni par ses détracteurs, sans lui demander son autorisation.

Freud, après avoir analysé le fantasme « Un enfant est battu », y voit une perversion, « accueillie dans le contexte des processus de développements typiques – pour ne pas dire normaux <sup>2</sup>. » Freud dit se limiter en raison du matériel dont il dispose en 1924, au moment du « Problème économique du masochisme », où il écrit : « Être bâillonné, attaché, battu de douloureuse façon, maltraité d'une façon ou d'une autre, forcé à une obéissance inconditionnelle, souillé, abaissé <sup>3</sup>. » Il considère alors ce fantasme comme un des « sédiments laissés par le complexe d'Œdipe ». Ceci est discutabile à mes yeux, car il se trouve des traits pervers chez des personnalités psychotiques.

Il s'agit, selon Freud, de la phase du fantasme inconsciente et masochiste, « être soi-même battu par le père », à laquelle il attribue deux conséquences possibles. La première de ces conséquences est de produire des êtres humains « d'une sensibilité et d'une susceptibilité particulières vis-à-vis des personnes qu'ils peuvent insérer dans la série paternelle <sup>4</sup> ». Mais Freud précise que la seconde permet de préjuger du fait que ce même fantasme pourrait être « à la base du délire quérulent des paranoïaques ». Il n'est donc pas opposé à ce qui me paraissait discutabile.

Si Freud a utilisé le terme de sadomasochisme cité par Krafft-Ebing, il se retrouve, vers la fin de sa vie, devant une énigme. Il avoue qu'« [i]l est d'ailleurs rare que les tortures masochistes produisent la même impression de sérieux que les cruautés – fantasmées ou mises en scène – du sadisme <sup>5</sup> ».

Lacan, lui, insistera sur la vision péjorative qui a eu lieu, allant jusqu'à dire le pervers « défenseur de la foi » :

Ce que je voudrais avancer tout à trac, c'est que la fonction du pervers, celle qu'il remplit, loin d'être, comme on l'a dit longtemps, comme on n'ose plus le dire depuis quelque temps et principalement à cause de ce que j'en ai énoncé, est d'être fondée sur quelque mépris de l'autre ou, comme on dit, du partenaire, est quelque chose qui est à jauger d'une façon autrement riche et que, pour faire sentir au moins au niveau d'un auditoire tel que celui que j'ai devant moi, hétérogène, j'articulerai de dire que le pervers est celui qui se consacre à boucher ce trou dans l'Autre, que, jusqu'à un certain point, pour mettre ici les couleurs qui donnent aux choses leur relief, je dirai qu'il est du côté de ce que l'Autre existe, que c'est un défenseur de la foi <sup>6</sup>.

« **Un singulier auxiliaire de Dieu <sup>7</sup> »...**

Lacan précise le rôle du fétiche, condition fondamentale de toute structure perverse, qui se présente alors comme l'objet apte à saturer la

béance de l'Autre, condition pour assurer le déni, ou le démenti, sur la question de la castration.

Dans une conférence à Louvain, il ajoute : « Entre nous, qui est-ce qui la recherche [la jouissance] ? Réponse – les pervers. Ça, c'est l'enseignement de Freud. Il y en a qui sont des mordus de la jouissance, et pour cela ils sont prêts à tout <sup>8</sup>. »

Dans ce fétichisme fondamental, il ne s'agit plus de répondre de son angoisse, autrement dit de sa division subjective à l'endroit du manque dans l'Autre, mais de poser un voile, une protection pour s'épargner les affres de l'angoisse de castration. Un objet, « substitut du phallus » : comme l'énonce Freud, à l'endroit de « l'horreur de la castration s'est érigé un monument en créant ce substitut <sup>9</sup> », tout en laissant à cet endroit même un stigmate, un « stigma indélébile », souligne-t-il.

Par le souvenir-écran, dans cette « halte du souvenir » déterminée par « la dernière impression de l'inquiétant, du traumatisant <sup>10</sup> », le fétiche se constitue et permet de supporter la rencontre avec le sexuel, dans cette fonction de protection contre cette même figure d'horreur qui devient *apotropaion* <sup>11</sup>, soit un objet fétiche au sens premier.

### Le masochisme

Le masochisme tient une place de choix dans les traits pervers, dans la psychose, Freud disait qu'il est « la plus fréquente et la plus significative de toutes les perversions <sup>12</sup> ».

Masoch nous a fait connaître ce masochisme dans beaucoup de ses textes, même s'il n'est malheureusement plus guère lu que dans sa *Vénus à la fourrure*. La figure de la femme forte et dangereuse qu'est la Vénus à la fourrure est de toujours et pas seulement chez les pervers. Sacher-Masoch évoque Dalila (avec Samson) dans *La Vénus à la fourrure*, entre autres, et Judith (avec Holopherne) dont il se sert dans *Lola* <sup>13</sup>. Un autre exemple fameux est celui d'Omphale dans la mythologie grecque. Omphale (Ὀμφάλη en grec) est une reine de Lydie, fille du roi Iardanos, ou, selon d'autres sources, fille ou épouse du dieu des montagnes, Tmolos (roi de Lydie), puis reine quand ce dernier est empalé. Elle est connue pour avoir mis sous sa servitude le héros grec Héraclès. « Tandis qu'Omphale, couverte de la peau du lion de Némée, tenait la massue, Héraclès, habillé en femme, vêtu d'une robe de pourpre, travaillait à des ouvrages de laine, et souffrait qu'Omphale lui donnât quelquefois de petits soufflets avec sa pantoufle », écrit Lucien de Samosate dans *Comment il faut écrire l'histoire* <sup>14</sup>.

Il est vrai qu'on pouvait déjà lire la phrase du Livre de Judith, qui écarte la menace d'une invasion babylonienne en décapitant le général ennemi : « Dieu l'a puni et l'a livré aux mains d'une femme <sup>15</sup>. »

Un dernier cas, Élisabeth Báthory. Bernard Michel trouve une correspondance de style entre Sacher-Masoch et Alžbeta Bátoriová-Nádasdiová, qui suspendait ses victimes dans une cage en métal armée intérieurement de lames acérées.

Cependant, selon Deleuze et Lacan, le sadisme et le masochisme sont deux voies strictement distinctes, même si, bien sûr, on doit toutes les deux les repérer dans la structure, tout sadiste n'est pas automatiquement « maso », ni tout « maso » un sadiste qui s'ignore. Il ne s'agit pas d'un gant qu'on retourne.

### L'historiole de Masoch

Leopold Sacher-Masoch est né dans la ville de Leopold, eh oui, c'est ainsi, Leopold est né à Leopold. Cette ville de Galicie, aujourd'hui mieux connue sous le nom de Lvov ou Lviv en ukrainien, était alors rattachée à l'Empire autrichien, où son père n'était rien de moins que préfet de police, soit un de ces hommes que dans la « Question préliminaire » Lacan considère particulièrement propices à générer ce qu'il appelle les effets ravageants de la figure paternelle <sup>16</sup>. Il tenait aussi beaucoup au fait qu'il était issu de l'aristocratie allemande de Bohême. Si bien que Sacher-Masoch a pu déclarer : « Ma jeunesse s'est écoulée au milieu des gendarmes, des soldats et des conspirateurs. Chaque jour on administrait la schlague sous les fenêtres de la maison de mon enfance <sup>17</sup>. » Ce n'est pas banal...

Handscha, sa nourrice, fut, selon lui, la première femme qui lui donna le goût du cruel en se montrant implacable quand elle lui racontait les légendes d'Ivan le Terrible, de la czarine noire et de la maîtresse Esterka du roi Casimir le Grand, roi de Pologne entre 1333 et 1370, qui enchaînait celui-ci <sup>18</sup>. Il avait, en plus, une gouvernante française dont le nom est M<sup>lle</sup> Martinet. Un comble !

Dans son enfance, il surprit, du fond de sa cachette, sa tante, la première femme bourreau, qu'il nomme Zénobie, du nom de la reine de Palmyre, humilier son mari et le frapper à grands coups de fouet. Lorsque Zénobie le découvre, lui l'enfant, elle l'empoigne et à son tour il est fouetté.

Tout à coup, la comtesse, fière et superbe, dans la grande pelisse de zibeline, entra, nous salua et m'embrassa, ce qui me transportait toujours aux cieux ; puis elle s'écria : Viens, Leopold, tu vas m'aider à enlever ma pelisse. Je ne me le fis pas répéter. Je la suivis dans la chambre à coucher, lui ôtai sa

lourde fourrure que je ne soulevai qu'avec peine, et je l'aidai à mettre sa magnifique jaquette de velours vert, garnie de petit gris, qu'elle portait à la maison. Puis je me mis à genoux devant elle pour lui passer ses pantoufles brodées d'or. En sentant ses petits pieds s'agiter sous ma main, je m'oubliai et leur donnai un ardent baiser. D'abord ma tante me regarda d'un air étonné, puis elle éclata de rire, tout en me donnant un léger coup de pied <sup>19</sup>.

L'attirail masochien se fixe ainsi : « Le port altier de la femme, les fourrures <sup>20</sup>, la Kazabaïka, cette veste d'intérieur polonaise doublée et bordée de fourrure, ourlée de petit gris, la pantoufle, le pied, le coup de pied qui fera bleuir de plaisir. » Il fait partie de la scène toujours recommencée, vécue par fragments. C'est Sacher-Masoch lui-même qui raconte comment, caché, il a espionné cette tante si fascinante, qui avait un amant, et comment il a assisté à l'humiliation de son mari. Alors que le petit Leopold est caché derrière un porte-habit, celui-ci tombe. La tante Zénobie découvre le petit voyeur et voici ce qui s'ensuit : « [...] et toute la fureur de M<sup>me</sup> Zénobie se déversa sur moi : Comment ! tu étais caché ? Tiens, voilà qui t'apprendra à faire l'espion ! » Mais, ajoute-t-il,

il faut bien le reconnaître, tout en me tordant sous les coups cruels de la belle femme, j'éprouvais une sorte de jouissance. Sans doute son mari avait éprouvé plus d'une fois de semblables sensations, car bientôt il monta dans sa chambre, non comme un mari vengeur, mais comme un humble esclave ; et c'est lui qui se jeta aux genoux de la femme perfide lui demandant pardon, tandis qu'elle le repoussait du pied <sup>21</sup>.

On peut imaginer avec tout cela que le masochiste idéalise la femme, qu'elle est sacrée reine et parée de toutes les vertus. Ce serait oublier que Leopold von Sacher-Masoch était un lecteur assidu d'Arthur Schopenhauer et qu'il lui empruntait des réflexions misogynes telles que celle-ci : « Le sexe court de taille, étroit d'épaules, large de hanches, aux jambes torses, ne pouvait être nommé beau que par notre sexe à nous, que les sens aveuglent <sup>22</sup>. » Il les mettait alors dans la bouche de ses personnages.

### Le contrat

Venons-en à la question du contrat qui, de nos jours, est si répandue.

Dans la *Vénus à la fourrure*, Leopold signe un contrat que « Wanda » (c'est ainsi que, désormais, il appelle Aurora, sa femme) a rédigé, à son instigation : « Je m'oblige, sur ma parole d'honneur, à être l'esclave de M<sup>me</sup> Wanda de Dunajew, tout à fait comme elle le demande, et à me soumettre sans résistance à tout ce qu'elle m'imposera <sup>23</sup>. »

En lisant *Les Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, Sacher-Masoch découvre la délectation de ce dernier à recevoir des fessées de M<sup>lle</sup> Lambercier, et il comprend que son cas n'est pas isolé.

Un autre exemple de ses personnages de roman est intéressant. Dans *Fouets et fourrures*, « Shabataï Zwy » est l'histoire d'un beau jeune homme qui, voulant plaire à Dieu, est prêt à renoncer aux jouissances de la vie et qui est sauvé par une femme cruelle <sup>24</sup>. Shabataï est certain d'être le Messie, et il pourrait s'agir d'un délire, mais le masochisme devenu mise en scène sous les coups d'une femme perd sa dimension délirante pour prendre cette dimension de chiqué que Lacan ne cesse d'accentuer et qui, dans ce cas, réussit, selon le roman, à faire chuter la conviction, ou la certitude peut-être, de sa mission messianique.

La réalité du masochisme est-elle venue tamponner le réel de la certitude délirante chez le héros ? Le contrat viendrait-il là où la Loi n'a pas été portée par le père ?

### La femme animale...

Sacher-Masoch explique une des raisons de sa passion pour la fourrure : une femme portant de la fourrure serait animale et ne serait autre qu'une grande chatte... Et selon lui, ce serait de là que viendrait l'influence bienfaisante et diabolique qu'exerce sur les êtres spirituels et impressionnables la compagnie des chats.

La sensation que lui donne le baiser d'une femme couverte de fourrure est de plus celle qu'il éprouverait à embrasser une bête féroce, une ourse par exemple, et en même temps que ses lèvres, il sent d'imaginaires griffes lui labourer la chair. Selon lui, cette femme-là rappelle l'époque primitive où l'homme était couvert de poils ; elle fait naître la sensation d'une force sauvage, bestiale. Il cherche donc chez la femme, non seulement le côté bestial, sauvage, mais aussi une forme de force qu'on supposait de l'ordre de la virilité.

Lacan a créé le néologisme *hommelle*, reprenant un aphorisme célèbre : « À femme sainte, fils pervers ! »

### Suspension

Avec ce personnage partenaire du pervers, nous ne sommes pas loin de la suspension entre les sexes quand il s'agit d'être homme et/ou femme, formule employée comme je l'ai dit à propos de Bloom, personnage de Joyce...

Dans « Deleuze avec Masoch <sup>25</sup> », Éric Alliez évoque le chapitre « Re-présentation de Masoch », où Gilles Deleuze rejoint Bernard Michel à propos des correspondances entre Franz Kafka et Masoch. Ceci pourrait être, chez les deux, une histoire peu œdipienne. Et le nom de Gregor Samsa, le héros de *La Métamorphose*, serait un hommage rendu à Sacher-Masoch par Franz Kafka.

En effet, lorsque Masoch voyage en Italie avec Fanny Pistor et se travestit en domestique, il choisit Gregor comme nom de valet. Puis, non seulement le héros de *La Métamorphose* se prénomme Gregor, mais son nom Samsa a, en effet, quelque chose à voir avec Sacher-Masoch, une anagramme qui aurait pour but de faire rimer Samsa avec Kafka. Puis, il y a cette image dans *La Métamorphose* : « Au-dessus de la table, où s'étalait une collection d'échantillons de tissus qu'il avait déballée – Samsa était voyageur de commerce –, était accrochée l'image qu'il avait récemment découpée dans un illustré et mise dans un joli cadre doré. Elle représentait une dame munie d'une toque et d'un boa, de fourrure l'une et l'autre, assise bien droite et présentant à qui l'examinait un lourd manchon de fourrure dans lequel tout son avant-bras avait disparu <sup>26</sup>. »

La complémentarité du contrat et du suspens infini pourrait jouer chez Masoch un rôle analogue à celui du tribunal et de l'« attermoiement illimité » chez Kafka : un juridisme, un extrême juridisme, une justice qui ne se confond nullement avec la loi <sup>27</sup>.

Le contrat avec suspens différé et la suspension par l'attermoiement illimité avec son juridisme se substituent peut-être à la loi : déniée ? forclosée ? Kafka n'est pas sans évoquer James Joyce.

### Un autre Leopold, le *sinthome*

James Joyce écrit un roman exceptionnel, *Ulysses*, qui relate les pérégrinations de Leopold Bloom (Ulysse) et Stephen Dedalus (Télémaque, fils d'Ulysse et de Pénélope), qui représente le disciple de la philosophie éclairé par l'Intellect ou la Sagesse, à travers la ville de Dublin lors d'une journée ordinaire.

Le mot de *sinthome* intervient, bien sûr, dans le dire de Lacan à propos de Joyce. Lacan se sert d'une façon ancienne d'écrire ce qui a été ultérieurement écrit *symptôme*. « Cette façon marque une date, celle de l'injection dans ce que j'appelle *lalangue* mienne, à savoir le français. En effet si je me suis permis cette modification d'orthographe c'est que Joyce dans *Ulysses*, au premier chapitre, émettait le vœu de *hellenise*, d'injecter de même lalangue hellène <sup>28</sup> », a précisé Lacan.

On peut y entendre un saint homme, pente de Joyce élevé chez les jésuites et qui a décidé un jour de dire le « non serviam », je ne servirai pas, attribué à Lucifer, qui aurait dit ces mots pour exprimer le rejet de servir Dieu dans le royaume céleste.

Outre l'hellénisation, Lacan souligne l'intérêt de l'injection, pour reprendre son expression, du péché (grâce à l'anglais *sin*) dans le sinthome : « La faute dont c'est l'avantage de mon sinthome de commencer par là. *Sin*, en anglais, veut dire ça, le péché, la première faute <sup>29</sup>. » La faute est un thème joycien et Lacan travaille cette question autour du lapsus dans ce même séminaire : « La faute, ce dont la conscience fait le péché, est-ce de l'ordre du lapsus ? Dans cette faute première dont Joyce nous fait tellement état, y a-t-il quelque chose de l'ordre du lapsus <sup>30</sup> ? »

Ce lien entre faute et lapsus m'avait surpris à l'époque, puis je trouvai ce texte de Lucien de Samosate, *Sur une faute commise en saluant*, dont je vous lis un extrait :

Il est difficile, quand on est homme, d'échapper à l'influence de quelque divinité ; mais il est plus difficile encore de se justifier d'une faute commise par inadvertance et sous l'inspiration d'un dieu. J'ai éprouvé l'un et l'autre, lorsque, venant te saluer le matin et devant employer la formule accoutumée, χαῖρε (réjouis-toi), je me suis oublié, moi un homme d'or pourtant ; et je t'ai dit : ὑγίαινε (sois en bonne santé). Ce dernier souhait n'est pas d'un mauvais augure, mais il était hors de propos, et ne convenait pas au matin. Aussi, à peine fut-il lâché, que le rouge me monta au visage et que je me sentis dans la plus grande confusion <sup>31</sup>.

Voici donc déjà lapsus et faute associés. *Lapsus* se traduit en effet par chute, erreur, faute – étymologie sur laquelle s'appuie l'énoncé de Lacan qui surprit les auditeurs du séminaire : le lapsus pour appeler la faute par son nom <sup>32</sup>. Or, Lacan ira jusqu'à parler de lapsus du nœud lui-même <sup>33</sup> et à partir de l'inconscient. Je ne peux que le citer : « Que ce soit à la place où le nœud rate, où il y a une sorte de lapsus du nœud lui-même, est bien fait pour nous retenir. Il m'arrive moi-même, à l'occasion, de rater, comme je l'ai montré ici, et c'est bien ce qui confirme qu'un nœud, ça se rate. De même, l'inconscient est là pour nous montrer que c'est à partir de sa consistance à lui, l'inconscient, qu'il y a des tas de ratés <sup>34</sup>. »

Or, il faut remarquer qu'à propos de son personnage dit Bloom, traduction de *Virag*, soit fleur en hongrois, Joyce écrivait : « C'est un Juif renégat [...] qui vient de Hongrie [...] Il s'appelait Virag. C'est le nom du père qui s'est empoisonné. Il a obtenu de changer de nom par décret, pas lui, le père <sup>35</sup>. » Qu'est-ce qu'un renégat ? Il faudrait longtemps pour le dire et ce n'est pas sans équivoque.



Non sans s'être interrogé sur une éventuelle perversion chez Joyce, Lacan parvint à cette conclusion toujours marquée par son caractère peu assertif : « Ce n'était peut-être pas un vrai pervers<sup>36</sup>. »

Plus nette, en revanche, est cette affirmation du rapport entre la façon dont est ressentie la suspension entre les sexes et le texte de Joyce : « La façon dont est ressentie par lui la suspension entre les sexes fait qu'il ne peut que s'interroger sur le point de savoir s'il est un père ou une mère<sup>37</sup>. Ce qui, assurément, a mille irradiations dans ce texte de Joyce, c'est qu'au regard de sa femme, il a les sentiments d'une mère. Il croit la porter dans son ventre. C'est bien là, somme toute, le pire égarement de ce qu'on peut éprouver vis-à-vis de quelqu'un qu'on aime<sup>38</sup>. »

La proximité du suspens et de la suspension nous fait-elle passer d'une question sur la perversion éventuelle à une question sur la psychose éventuelle ?

---

\*↑ Intervention au Colloque international de Cluj-Napoca, « Problèmes actuels de la psychanalyse », organisé par le Forum du Champ lacanien-Roumanie, le 9 juillet 2022.

- 1.↑ S. de Beauvoir, *Les Mandarins*, Paris, Gallimard, 1954, p. 154.
- 2.↑ S. Freud, « Un enfant est battu », dans *Névrose, psychose et perversion*, traduction D. Guérineau, Paris, PUF, 1973, p. 232.
- 3.↑ S. Freud, « Le problème économique du masochisme », dans *Névrose, psychose et perversion, op. cit.*, p. 289.
- 4.↑ S. Freud, « Un enfant est battu », art. cit., p. 235.
- 5.↑ S. Freud, « Le problème économique du masochisme », art. cit., p. 290.
- 6.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, version ALL, leçon du 29 mars 1969.
- 7.↑ *Ibid.*
- 8.↑ J. Lacan, « Conférence de Louvain », *La Cause du désir*, n° 96, 2017, p. 7-30 : « Ça les mène loin sans doute, mais ça ne les mène pas dans une certaine voie avec laquelle on pourrait imaginer quand même qu'ils aient quelque rapport, la voie de la jouissance sexuelle. Il y a d'abord dans Freud ceci, qui consiste à montrer que la jouissance sexuelle est le point idéal par rapport auquel se repèrent les diverses jouissances perverses, ceci d'une part, et d'autre part que toutes sortes de comportements qui jouent avec le désir en jouent d'une façon telle que ce dont il s'agit, c'est qu'en aucun cas on n'aboutisse à la jouissance, et ceci s'appelle la névrose. Ce sont les deux percées, les deux trouées que fait Freud. Les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, c'est ça que ça veut dire. »
- 9.↑ S. Freud, « Le fétichisme », dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1992, p. 135.

10. ↑ *Ibid.*, p. 136.
11. ↑ Un *apotropaion* (le « renversement » grec) est une mesure de protection contre les forces du mal. L'*apotropaion* a été utilisé dans l'Antiquité pour protéger les humains, les animaux, les bâtiments, etc., et était destiné à écarter les effets néfastes de la sorcellerie, du « mauvais œil » et d'autres forces adverses.
12. ↑ S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle* [1905], Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1987, p. 68.
13. ↑ L. von Sacher-Masoch, *Fouets et fourrures*, Bègles, Le Castor astral, 2003.
14. ↑ Lucien de Samosate, *Comment il faut écrire l'histoire*, Le Savoir en poche, 2017, chap. x.
15. ↑ Cette phrase du Livre de Judith (XVI, 7) est l'épigraphe de *La Vénus à la fourrure* de L. von Sacher-Masoch, dans G. Deleuze, *Présentation de Sacher-Masoch*, Paris, Éditions de Minuit, 1967, p. 119. Le Livre de Judith, livre deutérocanonique de la Bible, relate en effet comment la belle et jeune veuve Judith (יהודית ; Yehudit ; « Louée » ou « Juive », en grec : Ιουδίθ) écarte la menace d'une invasion babylonienne en décapitant le général ennemi Holopherne. Ceci nous amène à remarquer comment la mort donnée vient à la place de l'amour attendu.
16. ↑ J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 579 : « Plus loin encore la relation du père à cette loi doit-elle être considérée en elle-même, car on y trouvera la raison de ce paradoxe, par quoi les effets ravageants de la figure paternelle s'observent avec une particulière fréquence dans les cas où le père a réellement la fonction de législateur ou s'en prévaut, qu'il soit en fait de ceux qui font les lois ou qu'il se pose en pilier de la foi, en parangon de l'intégrité ou de la dévotion, en vertueux ou en virtuose, en servant d'une œuvre de salut, de quelque objet ou manque d'objet qu'il y aille, de nation ou de natalité, de sauvegarde ou de salubrité, de legs ou de légalité, du pur, du pire ou de l'empire, tous idéaux qui ne lui offrent que trop d'occasions d'être en posture de démerite, d'insuffisance, voire de fraude, et pour tout dire d'exclure le Nom-du-Père de sa position dans le signifiant. »
17. ↑ V. Tissot, *Vienne et la vie viennoise*, 1878, p. 101. « Administrer la schlague » signifie donner des coups de baguette sur le dos du fautif.
18. ↑ Esterka est la maîtresse juive légendaire de Casimir le Grand, roi de Pologne entre 1333 et 1370. Fille d'un tailleur pauvre d'Opoczno, elle devient « la belle Esterka, cette Pompadour juive de la Pologne ». Le théologien Byron Sherwin rappelle que « si les chroniqueurs médiévaux ont traité cette histoire d'amour comme un fait réel, les historiens modernes la traitent comme une simple légende. » Esterka est mentionnée pour la première fois chez l'historien Jan Długosz, près d'un siècle après la mort du roi. De sa relation avec Casimir, Esterka accouche de quatre enfants : deux garçons, Polka et Niemira, élevés dans la foi catholique ; et deux filles, élevées dans la foi juive, avec l'accord du roi. Selon certaines sources, notamment le penseur juif David Gans, la liaison d'Esterka avec Casimir le Grand aurait contribué au renouvellement et à l'expansion des privilèges accordés aux Juifs de Pologne. D'après Byron Sherwin, cette idée pourrait provenir d'une association avec la vie du personnage biblique d'Esther. Plusieurs lieux de Pologne sont associés au personnage d'Esterka. Ainsi, le mur d'un ancien château construit par Casimir le Grand à Kalisz est appelé « mur d'Esterka » où, selon le folklore local, son fantôme viendrait la nuit attendre son amant. Le roi lui a aussi fait construire un petit château dans Bochoznica, au nord de Cracovie, relié au château du Wawel par un tunnel. <https://fr.wikipedia.org/wiki/Esterka>
19. ↑ L. von Sacher-Masoch, « Souvenir d'enfance et réflexions sur le roman », dans G. Deleuze, *Présentation de Sacher-Masoch*, op. cit., p. 252.

20. ↑ De la fourrure, Masoch continue avec l'art... « Raphaël n'a pas trouvé cadre plus précieux pour les formes divines de la Fornarina et le Titien pour le corps rose de sa bien-aimée qu'une sombre fourrure. » Dans L. von Sacher-Masoch, *La Vénus à la fourrure, Contes et romans* [1870], t. 1, Paris, Villa, 1967, p. 258.
21. ↑ L. von Sacher-Masoch, « Souvenir d'enfance et réflexions sur le roman », art. cit., p. 253.
22. ↑ Cette référence à Schopenhauer a été relevée par Roland Jaccard dans *Le Monde* du 13 décembre 1991.
23. ↑ L. von Sacher-Masoch, « Contrat entre Wanda et Sacher-Masoch », dans G. Deleuze, *Présentation de Sacher-Masoch, op. cit.*, p. 257.
24. ↑ Le personnage est inspiré par la vie de Sabbataï Tsevi, qui a été l'instigateur de la secte turque des Sabbatéens, considérés par les Turcs comme des apostats et par les Juifs comme des hérétiques, s'appelant eux-mêmes « les Croyants ».
25. ↑ E. Alliez, « Deleuze avec Masoch », *Multitudes*, n° 25, 2006, p. 53-68.
26. ↑ F. Kafka, *La Métamorphose*, dans *Œuvres complètes*, t. I, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 2018, p. 61.
27. ↑ G. Deleuze, « Re-présentation de Masoch », *Libération*, mai 1989, repris dans *Critique et clinique*, Paris, Éditions de Minuit, 1993, p. 71-74.
28. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 11.
29. ↑ *Ibid.*, p. 13.
30. ↑ *Ibid.*, p. 98.
31. ↑ Lucien de Samosate, *Œuvres complètes*, t. I, Paris, Hachette, 1874, p. 282. [https://books.google.fr/books?id=mcQzAQAAMAAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs\\_ge\\_summary\\_r&cad=0#v=onepage&q&f=false](https://books.google.fr/books?id=mcQzAQAAMAAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false) (page consultée le 15 mars 2023).
32. ↑ Cf. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome, op. cit.*, p. 148.
33. ↑ F. Gorog, « Du péché originel au lapsus du nœud ou le père maudit », *Link*, revue de l'EPFCL, n° 5, 1999.
34. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome, op. cit.*, p. 97-98. Je me souviens de m'être entendu dire lors d'un contrôle avec Lacan, alors que j'évoquai ce que j'appelais un acte manqué : « Comment avez-vous pu faire une telle faute ? »
35. ↑ J. Joyce, *Ulysse*, dans *Œuvres complètes*, t. II, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1995, p. 380.
36. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome, op. cit.*, p. 151.
37. ↑ « [...] et chaque fois qu'ils ont un enfant mâle ils croient que ce peut être le Messie. Et tout Juif est, paraît-il, dans une agitation extraordinaire jusqu'à ce qu'il sache s'il est père ou mère. » J. Joyce, *Ulysse, op. cit.*, p. 331.
38. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome, op. cit.*, p. 73-74.